

David Mus

Le Passé du Silence

Élastique, le temps — jusqu'au point où il rebondit et me repousse — prête, s'étend et s'étire selon l'adhésion mutuelle. Que je pense m'en servir comme d'un outil, ce qui ainsi se sert de moi s'en sert à son tour sans doute, je ne le situe pas dans la souplesse du temps. Que je m'isole pour penser, ce n'est pas de lui que je me sépare, je pense le temps sans le vouloir, tout en le passant à penser. Il s'arrondit à sa façon autour de ce que je pense, il me réfléchit en dessous de la chose que je pense, de la langue qui me la donne et des autres qui pensent avec moi la chose pensable, l'ayant pensée avant moi dans la langue. Si je parviens à les réduire au silence, par un effort me tendant vers la stupeur, la contemplation béate ou le repos d'une tête bourdonnante — m'efforçant de végéter ne fût-ce qu'un instant à l'instar du géranium à côté de moi qui me tend ses boules de feu rigides, son feuillage duveteux âcrement parfumé — je perds mon temps et c'est ce que j'aurai souhaité, pourvu qu'à mon insu il me ressorte, restauré, dans le temps.

Si je reprends la langue en main pour la travailler — « travail de tête » comme on dit ici, où les mains comptent plus que la main, où « avoir la main » c'est avoir une tête — si je rejoins la scansion qui me porte, je ne me laisse faire qu'à moitié. Son battement, son phrasé, sa courbe sont élastiques aussi, ils se prêtent à l'interprétation, la mienne, qu'ils réfléchissent comme d'en dessous avant que je l'aie pu saisir pour l'articuler. Le phrasé de ma phrase, je l'aurai répété cent fois du bout des lèvres et des doigts, avant de pouvoir l'interpréter correctement, selon le rythme que nous nous serons imposé réciproquement. A la fin, je n'y distingue plus l'apport de chacun au débit que j'aurai pris sur moi de rendre, devant la langue, à la langue. A laquelle ? Celle-ci se sera rendue aussitôt la mienne, l'ayant été sans que je le sache ; si j'ai une langue celle-ci en parle plusieurs. Ma langue première s'est perdue de bonne heure, se retrouve et se reperd à chaque heure. Autant dire que je n'ai aucune langue, sinon celle du moment — de celui-ci par exemple. A chaque moment sa langue : moment de langue que j'ai chaque fois à regagner et à reperdre, un temps, suivant l'usage que j'en fais, ou pense en faire, étant moi-même au service d'une volonté qui, dans le moment, me restitue de la langue, sa matière et intensité souples.

Si ce moment semble toujours m'attendre, je le devance volontiers, courant à la rencontre — accourant au moindre signe que le moment arrive comme si ce moment n'était qu'attente et ouverture sur l'autre. Pour autant que je me hâte, m'empressant de me rejoindre, toujours en retard d'une pensée qui se précisera, le moment venu, je retrouve la pensée en acte toujours, de justesse, périmée — pensée du moment d'hier. Les choses vont si vite, moi par exemple qui par un trait infime devient moi-même dans le moment de le dire, que je n'ai pas le temps de tout repenser, pour affronter sur le moment le moment nouveau. Cependant, tout étant donc surprise et en même temps pensée mise en acte depuis hier pour prévenir la surprise — une nouvelle pensée jaillit aussitôt, qui sera mise en acte tantôt, ce soir ou demain. Dans la rencontre qui oppose deux pensées — moment pris de court qui n'est pas encore un instant mais la hâte déconforte, chute sur la face rapide de l'avant-moment où je cours — entre en action une disponibilité pour le nouveau, nouvelle précipitation dans la hâte de suite reprise, par moi non, plutôt par le prochain moment que j'ai préparé par la pensée, cultivé même, moment de la pensée aux aguets, éveil poussé en avant, ouverture sur le pas-encore-pensé qui permet, après coup, de me ressaisir. Un être-prêt prélude de peu, si peu que je ne le remarque qu'habituellement, à la survenue de la pensée que je n'ai pas encore eue, sur le moment où je pèse effaré afin qu'il s'ouvre comme une écouteille sur le moi du moment, je ne l'ignore pas, qui m'attend. Ainsi je ne me repose que rapidement à côté du géranium en feu.

Je bêche en reculant, mettant le pied je ne sais où, dans la terre glaiseuse qui, collant aux bottes, ajoute son poids au leur. Chaque coup retourne la motte, que je tape alors de la fourche-bêche, plutôt pour la rasseoir que pour la briser — je l'abandonne au gel qui s'en charge et fera le travail pour moi, à son moment, mieux que je ne pourrais le faire — et pour marquer le coup, avant de reculer à nouveau et enfoncer les quatre dents plates dans la planche où poussaient les carottes. La bêche, l'hiver, le gel, les années, ont scandé la pensée dans sa poursuite de la langue du moment. De cette langue, déjà je ne me souviens plus. Cependant elle aura laissé des traces alourdies comme de cette terre glaiseuse, qui m'étonnent aujourd'hui si je les retrouve par hasard et les abandonne à l'oubli. Si je sors ce matin, c'est pour monter le raide chemin vicinal qui mène à Écor-saint. Suivant mon allure rapide — le soleil est déjà en exercice là-haut, à l'ouest — le soleil monte plus rapidement dans le ciel du matin qu'il fait sien. Quand je redescends il redescend du même pas derrière la colline plus haute à l'est d'où nous sommes partis tous deux. Plus tard j'assisterai de ma fenêtre à son second lever : cette fois il coupera droit à travers la grande pièce et son rayon, tombant dans le foyer, s'essaiera à éteindre pendant une bonne demi-heure le feu robuste que j'aurai allumé avant de sortir. Le spectacle de ces deux feux, rivalisant d'ardeur sans se confondre, coupe court à ma pensée matinale sans l'interrompre, en la détournant, la poussant à rejoindre un autre courant de pensée que j'aurai perdu de vue depuis hier, pensée d'hier et de tant d'hiers qui se relève sans âge, en feu. J'y repenserai, je penserai avec cette pensée, se tenant là plutôt comme compagne que comme outil, qui prête son bras au mien pendant que je pense, me réfléchissant. Comment elle ne pense pas comme moi : pour revoir cela et le penser, il me faudra attendre la même heure, demain matin, s'il fait beau.

La table se met à trembler, toute la maison se met à trembler. Il est sept heures du soir, la cloche de l'église — au-dessus de ma tête, distante d'une centaine de mètres environ, de l'autre côté de la place à laquelle j'aurai tourné le dos pour m'asseoir, à la table où je « travaille de la tête » — la cloche sonne l'angélus. J'attends qu'elle ait fini ; puis j'attends encore, en silence, mais lequel ? en retenant mon souffle, j'attends pour voir si... Voilà, la même cloche commence à tinter doucement le glas, c'est donc vrai ce qu'on me racontait à midi, que la Reine est morte ce matin — c'est Mme Fermentot, qui porte le nom de la patronne du village — et je ne savais même pas qu'elle était au plus mal. Je savais qu'elle était atteinte, et gravement ; depuis plusieurs mois, pris par d'autres soucis, j'ai cessé de penser à elle. Si la cloche me la rappelle, c'est pour m'imposer la pensée qu'elle garde pour ces moments-là mais alors qu'elle divulgue — pensée toujours la même, toujours différente et différemment perçue par chacun et par tout le monde en même temps, au même moment, au pays. La mort s'annonce par sa voix ; et l'enterrement, et le deuil, et une heure nouvelle dans la vie de ses proches, du village, de sa langue, qui se poursuivront sans le concours de la Reine. Sa voix nous manquera — et précisément parce qu'elle aura seule, depuis trente ans, entraîné les chanteurs de l'église et mené le chœur chaque dimanche de sa voix blanche assurée, tout autre qu'innocente, voix hardie qui à chaque reprise s'enhardissant reprenait possession de son bien. Le calme a repris, à la maison ; mais je pense toujours aux trois voix qui viennent de m'interrompre, l'angélus, le glas, et la ferme stridence de ma voisine, qui s'est éteinte, elle aussi.

Avec cette voix s'éteint une matière de pensée, de langue, de chant et de souvenir. Car la Reine était seule à connaître le « Cantique de Notre-Dame de Révisey » composé par l'abbé Grappin en 1905 et chanté en l'honneur de la statue miraculeuse de la Vierge, petite figurine en bois vermoulu que des religieuses de Beaune venaient de restaurer, qu'on a remplacée alors avec grande pompe dans sa niche à l'église. La Vierge de Révisey — ou d'Arvisey, on n'est pas d'accord — provenait d'une chapelle du même nom, halte obligatoire des pèlerins en route pour le lieu du martyr de Sainte-Reine, minuscule sanctuaire au milieu des prés qui fut détruit au début du siècle dernier. La petite vierge en bois ressuscitait les enfants mort-nés ; deux communes se disputaient l'honneur de l'héberger. Vingt bœufs attelés à sa voiture n'ayant pu la tirer sur Hauteroche, raconte-t-on fièrement, la vierge est échouée chez nous. C'est son cantique, chanté chaque année à la Sainte-Reine, que connaissait seule la Reine, décédée ce matin.

Faits et gestes qui ne revivront pas si la parole, ou bien le chant, les herbergeant, ne les transmet... Aujourd'hui la cloche de tous les soirs me les remet en mémoire, puis en pensée, en détournant ma pensée de son cours. Sur ce, la même pensée que tout à l'heure, par un brusque dénivellement, retrouve une autre assiette, dans le temps éloigné que nous appelons temps passé. La pensée connaît ces chutes et ces remontées rapides, selon des failles perpendiculaires à son cours, où, sans bouger d'un pouce, on rejoint l'autre ère, d'autres gens et leur façon de penser qui sous-tendent à cet endroit, en ce moment, la nôtre. C'est la cloche — dans son balancement de chaque heure, puis dans le silence d'une attente unique, puis dans le tintement sombre, neutre, désolé du glas, faisant trembler toute la maison

et jusqu'à ma main — la cloche aura mis en branle ma pensée selon la faille soudain révélée où, pendant tout ce temps, je me tiens. De tels ébranlements deviennent fréquents à mesure que le passé se retire, que nous en devenons conscients en tant qu'un temps passé une fois pour toutes, sans attache avec le nôtre sauf la rupture, l'extinction ou le souvenir.

Alors ces failles, dans un temps que je disais élastique... Sur cela ma pensée bute — tourne à vide, confondue. Le temps d'y penser, le temps à penser, le temps de la pensée... Je ressors donc dans la nuit tombée depuis peu, pour remettre ma pensée en marche. Un rythme viendra au secours de l'autre, lui prêtant la rapidité régulière, le balancement de pendule, la prise et reprise qui, comme la respiration, demandent moins d'effort que le ressort, en retour donnent du ressort à la pensée qui flanche. La résonance de la cloche, comme celle de mes pas pensifs, est doublement soutenue : à la maison la pierre des murs, le bois du plancher ont tremblé ensemble. Les coups du battant contre la paroi d'airain ont été amplifiés par les moellons du clocher carré puis renvoyés vers le sol par les trente-deux abat-son qui garnissent les fenêtres voûtées de la tour. A cette résonance pierreuse se mêlait une autre, le clocher est surmonté d'une flèche élancée en bois, boîte sonore revêtue d'ardoise et surmontée du coq traditionnel. C'est le même abbé Grappin qui, en 1896, aura décidé la construction de cette flèche — la payant en partie de sa poche — car les flèches étaient à la mode. Jusqu'alors quelques rares églises des environs, construites au XVIII^e siècle, se vantaient de flèches en pierre, plutôt mastocs ; la flèche haute demande de l'ardoise et on n'en avait pas ici. La construction fut menée à bien au mois de mai de l'année suivante — alors qu'*Un Coup de dés* paraissait dans *Cosmopolis* — par un charpentier de vingt-six ans nommé Potot, beau-père de ma voisine Germaine Potot, surnommée « la Grand » puisqu'elle a épousé « le Grand ». Elle m'a raconté l'histoire l'autre jour, à l'hôpital, en ajoutant, à mon étonnement, que l'architecte qui en dressa le plan s'appelait Marc-Aurèle.

Des failles, et une continuité : la charpente de la flèche, ce plan, cette pensée, sont de 1897, sont d'hier. Dès le moment que j'y pense cela n'est plus du passé, de ce passé qui n'est plus, et j'y pense dès que la cloche sonne, que je le sache ou non, depuis que Mme Potot m'en a parlé. Son beau-père avait vingt-six ans en 1897, il est né donc en 1871, alors que Mallarmé s'installe à Paris. J'aspire de grosses poumonnées d'air humide dans le noir, dans le noir mes pieds cherchent leur chemin sur le chemin de terre, un des derniers, je l'ai pris exprès. A un autre rythme encore ma pensée se vide devant ces arbres jamais vus, ces ombres neuves, et se regonfle. Devant moi dans l'ombre, qu'est-ce que ces deux ombres blafardes qui remuent vaguement ? Des vaches vagabondes, il y en a toujours à cette saison dans les chemins, deux jeunes tachetées de l'Est, c'est la race d'ici qu'évince rapidement « le gros blanc », le charolais, bête à viande très à la mode, qui rapporte.

On ne fait plus de lait ici ; les deux laiteries de la vallée ont fait faillite, la petite culture disparaît, cède à l'élevage sur une grande échelle. Ce n'est pas nouveau ; ce qui l'est, en revanche, c'est que pour la première fois depuis qu'ici est ici... Pour la première fois on ne vit pas dans la familiarité des grosses bêtes — bœufs, chevaux, vaches, ânes — qu'on caressait, qu'on chérissait, les appelant par leur nom, conversant avec elles. La vache est devenue du bétail, de la chair à abattre.

Dans le mot ce n'est pas seulement un passé qui s'en va, chose normale ; c'est un silence qui s'installe. Inutile d'imaginer qu'il a une voix, qu'on pourrait l'écouter en tendant l'oreille. Si le silence parlait, ce serait nous, en train de façonner une voix à l'image de la nôtre, complaisante, que nous lui prêterions. Dans le mot, une matière vivante s'est tue, qui disait nous et la bête ensemble, entente désormais abolie, comme la pratique du pain bénit, comme l'ancienne versification, là où une matière de langue nous assurait de la permanence d'une permanence. Le même silence précis s'installe dans l'étable, où la grosse bête chauffait la maison de sa chaleur — de sa loyauté intelligente, crème, beurre et fromage, chaleur seconde devenue souvenir et sentiment et sentiment second, tous devenus aujourd'hui silence. Sur ce silence s'installe un amalgame de significations passagères qui ne me concernent pas.

Le vers avait pour matière la permanence, la puisant là où la langue, les institutions, la société, les mythes, légendes ou histoires devaient l'accuser. Témoignant d'une permanence parmi nous de la permanence, elles arrivaient à la nommer, parfois à la célébrer — dans le petit détail, dans les multiples rythmes de tous les jours. Silence pouvait se faire sur tel pan, telle allure de cette matière ; la permanence parlait toujours. Non celle des œuvres ou des récits qui la charriaient, mais celle des lignages et lignées, traditions de travail et de souvenir qui, lorsque le livre ou le monument venait à disparaître, lisaient la permanence dans un autre visage, un autre fronton, une autre colline, et s'apprêtaient à en tracer un autre portrait. Si rien ne dure, le stable, en permanence, reprend sa maison. Nous vivons sans doute sans la chaleur de la vache dans l'étable ; vivrons-nous sans la permanence ? Quand, affairées, ailleurs, les institutions et la société ne pouvaient plus l'assurer, les poètes ont puisé leur matière dans l'irrécusable dignité de l'imagination dont le seul individu privilégié — le Poète — héritait la charge. Cette dignité, cette imagination, cet individu, se sont révélés à leur tour trop précaires pour porter témoignage de la permanence qu'ils figuraient. Alors la versification elle-même s'est effondrée. A la hâte, et avec quel optimisme, le poète en a appelé à d'autres ressorts capables d'exercer *ad hoc* l'ascendant de l'ancienne matière : le travail d'équipe, l'inconscient, le rêve du passé et de l'ailleurs, le mythe de l'écriture, la structure du langage — autant de contrepieds qui, comme ces « voix du silence » inexistantes imposent un écho imposant d'une voix individuelle sur la face rocheuse d'une langue qui s'est tue : rien que je sache écouter n'est muet. Avec la rupture des lignées et lignages commence notre histoire à nous : le passé devient du passé, que l'on fait revivre ou non, au choix. Puisque, de ce silence, notre passé à nous participe, le silence qui s'installe dans notre langue a déjà son passé à lui.

Comme le silence la permanence se taît toujours ; nous avons dû parler pour elle en empruntant notre matière à la matière de langue, qui n'est pas nous, qui témoigne pour elle et souvent contre nous. Se sentant dans la voix le silence qui s'est fait précisément là où sa matière première affleurerait, ne croirait-on pas que sa langue, qui se retire, est celle qu'on n'a pas encore parlée ? Langue étrangère inconnue qui convoque à la fête d'une lointaine jeunesse ; langue de suc et d'écorces trop proches pour être pensés par la pensée qui, comme la vue et l'ouïe où elle s'appuie, a besoin de distance pour fonctionner correctement. La langue, comme le silence qui l'appuie, a besoin de moi pour parler, de l'accent d'étranger que

je lui apporte, de ma scansion particulière, du cachet de mon expérience qui scelle son authenticité. Qu'on ait pu croire un moment que l'être qui parlait la langue deviendrait sa matière, cela relève d'une permanence moderne prolongeant la chaîne d'êtres qui avaient à tour de rôle repris la langue en main. La langue poétique aurait pris le relief de ma main, de mon être qu'elle désigne, que ce soit par sa poigne ou par la pointe de son stylet. *L'Être* devenu fable, et *être* un séjour hachuré d'angoisses, instable et drôlement incommode, sur des terres en friche d'une société en poussière, privée de passé et grevée d'avenir — comment croire que la main elle-même échappe au tremblement du relatif, quand l'individualité seule sépare un être de l'autre et tous du néant ? Ce prolongement téméraire du mythe romantique a tourné court : ma voix ne compte pas dans une communauté sans individus, traînant un passé de silence où la force discrétionnaire ne se remarque pas plus que la soumission volontaire à quelque haut principe.

Pourtant, si l'on remonte aux limites sauvages de notre passé — celui du silence — on retrouve des individus encore aptes à déceler le principe qui, en s'annonçant, s'installait déjà comme un occupant. Ne venait-il à notre appel ? Répondant à un autre vœu, ne pouvait-il alors constituer — comme cela s'est avéré — une source ? Au lieu de s'efforcer par un jeu d'échos à faire parler ce qui jamais n'y aura consenti, ne pouvait-on pas, se fondant sur des ressources anciennes et une pensée toujours courante dans la langue, capter ce silence comme une matière vive, la mettre en communication avec le reste ? en le faisant résonner, sans pour autant fonder sur lui des espoirs juvéniles, et sans lui forcer la main intellectuellement, le laisser faire pour nous ? Dans le noir encore plus noir, devenu enfin la pleine nuit, cette nuit, le bruit de mes pas n'est plus accompagné par celui, confus, d'une huitaine de sabots. Les deux génisses, qui me précédaient docilement — croyant sans doute que je les poussais vers quelque étable, tandis que prévaut désormais ici le système dit « de stabulation libre » — les deux bêtes ont détalé. Je suis seul avec la nuit, le chemin, mes pas et l'air de plus en plus froid, un vent froid au fond de l'air froid qui, comme le silence, n'a de source ni dans l'espace ni dans le temps. Si mes mains, enfouies dans mes poches, restent à l'abri, je le sens, principe de cette nuit d'avant-hiver, dans mes poumons qui, n'en pouvant mais, encaissent. Si je rentrais ?

Sur ma table m'attend un témoignage de cette prise de langue, à la source de notre silence, avec notre parler qui — hôte ou vaincu, libre ou dompté, maître toujours de son assujettissement ? — a dû accueillir ce que bientôt on appellera l'indicible. Dans le temps élastique, une faille s'est ouverte non sur un autre temps mais sur une autre faille où le temps nous fait défaut. Et là, je bute, par mégarde — cependant mon pas n'était guère, ou pas plus que d'ordinaire, rapide ; la nuit ou le froid ou la hâte de rentrer, et une pierre, au fond, sont à mettre en cause, que mon inattention n'aurait pu éviter. Je bute et tombe de tout mon long. Les mains, enfoncées dans mes poches, n'ont pu prévenir le choc, et ma tête encaisse le gros coup de chemin. Un bourdon sonne deux fois, s'éloigne et c'est alors le silence. Je ne sens qu'une douleur à la cheville, une autre à la tête, et un vide doublé d'un silence qui sur ce m'entoure — pendant que je gis « parmi le chemin », je pense en cet instant à Verlaine, « parmi l'herbe », puis ce mot s'éloigne aussi — d'un grand repos. Deux douleurs, vide, silence, repos : nulle trace du néant

(laisse-t-il des traces ?) Puisqu'on ne saurait les décrire, comment nommer ses traces, que vous soyez sur elles, qu'elles soient sur vous ? A moins d'attribuer au néant une force de dérision et d'entendre dans le mot une moquerie. Ma propre « Carte de Séjour de Résident Privilégié » porte à la case « Profession » la mention, peu exacte mais bien précise : « Néant ». Rentrer alors, me lever de là, « parmi le chemin », et rentrer, en tirant la jambe ; m'attacher à l'entre-temps à localiser avec précision et exactitude aussi le point d'où découle ce silence, au plus reculé de notre passé présent, le seul que nous aurons dorénavant : ce sera renouer avec le poème de Pierre Reverdy, là où je l'ai laissé sur ma table. Pourquoi différer, alors, puisque je suis là, en chemin, et le rythme désormais boiteux reprend. Du reste je connais ce poème par cœur depuis trente ans — qui sait ce que cela voulait dire il y a trente ans — aussi je l'ai sous les yeux, dans sa mise en page originale, celle de 1918. Sur ma table je trouverai ce poème ; si je rentre chez Reverdy il m'hébergera aussi le temps de rentrer chez moi.

Son de Cloche

Tout s'est éteint
Le vent passe
En chantant
Et les arbres frissonnent
Les animaux sont morts
Il n'y a plus personne
Regarde
Les étoiles ont cessé de briller
La terre ne tourne plus
Une tête s'est inclinée
Les cheveux balayant la nuit
Le dernier clocher resté debout
Sonne minuit

à suivre